

Lettres autochtones

Simon Harel, *Place aux littératures autochtones*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017, 135 pages

Jean Désy, *Amériquoisie*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2016, 89 pages

Jean Désy et Isabelle Duval, *La route sacrée*, Montréal, XYZ, 2017, 395 pages

Pascal Chevrette

Volume 12, Number 2, Spring 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87868ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chevrette, P. (2018). Review of [Lettres autochtones / Simon Harel, *Place aux littératures autochtones*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017, 135 pages / Jean Désy, *Amériquoisie*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2016, 89 pages / Jean Désy et Isabelle Duval, *La route sacrée*, Montréal, XYZ, 2017, 395 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(2), 35–38.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LETTRES AUTOCHTONES

Pascal Chevrette
Chef de pupitre littérature

Quelles conséquences culturelles et politiques aura le réveil des Premières Nations dans les années à venir ? Dans les années 1950, le poète Roland Giguère parlait de l'âge de la parole pour définir la prise de parole collective. Quoiqu'à des échelles difficilement comparables, n'est-ce pas ce à quoi nous assistons aujourd'hui ? Deux essayistes ont tenté de cerner la chose ; Simon Harel par le biais du champ littéraire et de son approche pluraliste ; Jean Désy par le biais de ses voyages et de sa conviction de porter en lui le mythe de « l'autochtonie québécoise ».

SIMON HAREL

PLACE AUX LITTÉRATURES AUTOCHTONES

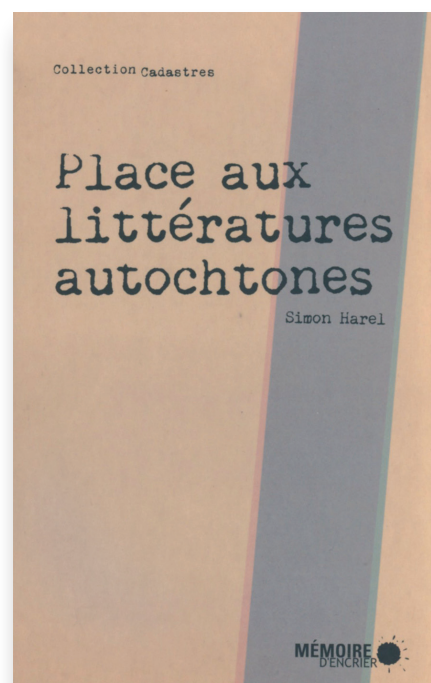
Montréal, Mémoire d'encrier, 2017, 135 pages

Avec *Le voleur de parcours* paru à la fin des années 80, Simon Harel initie les études sur les expériences migrantes dans la littérature québécoise. Professeur de littérature, il a produit de nombreuses publications sur le discours social et les récits de soi, tout ce qui touche aux expressions post-identitaires, ou néo-identitaires (ça dépend, bien sûr, du sens que l'on attribue à ces mots). Sa sensibilité au pluralisme culturel a eu ses résonnances récentes avec sa dernière parution, *Maudite charte*. À ses débuts, Harel nous mettait en contact avec la figure de l'étranger et de l'immigrant, marginalisé ; il ouvre avec *Place aux littératures autochtones* une réflexion sur la figure de l'altérité par excellence en contexte nord-américain : l'Autochtone.

Seulement, cette fois, cet Autochtone prend la parole. Il n'est plus figurant ; il est acteur à part entière, Innu, Algonquin, Wendat, Attikamek, Cri. Et il s'affirme dans sa littérature, revendiquée comme distincte de la québécoise. Cet état de fait poserait plusieurs questions au Québec, à son récit et son espace national. L'avènement de cette littérature, « particulièrement riche dans ce sol québécois », impliquerait, selon Harel, de revoir des notions qui semblent incontestables : l'intégrité du territoire, l'idée d'un État-nation, l'unité culturelle québécoise. Expressions de nations distinctes dans une nation distincte ; le choc serait tel qu'il obligerait à regarder en face l'impasse dans laquelle est actuellement plongé le Québec. Paru aux éditions Mémoire d'encrier, l'essai naît donc d'une stupéfaction à l'endroit de cette « renaissance autochtone » portée par des noms comme An Antane Kapeshe, une Innu qui a publié en 1976 une autobiographie explosive intitulée *Je suis une maudite sauvageonne*, mais aussi par des auteures et écrivains plus contemporains comme Joséphine Bacon, Natacha Kanapé Fontaine, Samian, Rita Mestokosho et Louis-Karl Picard-Siouli.

Le livre fait connaître cette littérature autochtone et critique un discours nationaliste québécois, unitariste et accusé d'ethnicisme. Harel identifie et commente plusieurs de ces nouvelles manifestations littéraires, mais rapidement, l'essai prend appui sur sa brève présentation pour remettre en question ceux qui tiendraient un discours sur la « métaphysique de la nation » tourné vers des origines mythiques et idéalisées, inapte à saisir, en ces temps de « canonisation du pluralisme culturel », la portée de l'acte littéraire existentiel des Premières Nations.

On reconnaît là un poncif des débats contemporains opposant l'éthique pluraliste à l'éthos national. Pour avancer dans ces dédales, Harel recourt au concept de « loyautés conflictuelles » qui illustrerait le blocage dans lequel, Québécois, nous sommes englués et que la littérature des Premières Nations nous met en plein visage. Cette littérature qui « cherche à s'affirmer » aurait ainsi « beaucoup de



choses à nous apprendre », car elle questionnerait « toute la fondation symbolique du Québec, aujourd'hui dans une impasse, qu'[elle] nous [invite] à réexaminer. »

UNE FONDATION DANS L'IMPASSE

En effet, les Premières Nations n'ont ni la même conception du territoire ni de l'histoire et l'idée d'un « Nouveau Monde » n'a pas de résonance pour elles, sinon pour justifier le colonialisme européen et ses avatars. En représentant leur pays et leur territoire, elles soulèveraient une complication qui est, note Harel, « forcément politique, et [...] ravive la plaie, quand nous, les Québécois, avons bien cru en avoir fini avec le territoire. [...] Plus encore, ces « Indiens » nous imposent de prendre la mesure de l'État-nation, ses délimitations juridiques et géographiques » (p. 21-22). C'est un constat qui peut aisément nous prendre à la tête tellement s'entremêlent des conceptions du droit de propriété diverses et de visions de la souveraineté sur un territoire. À ce sujet, André Binette a bien pris soin, dans les pages de *L'Action nationale*¹, d'apporter des explications sur les cadres légaux et les politiques nationales et internationales abordant ces enjeux complexes. Les conclusions dans ce dossier ne sont peut-être pas aussi évidentes qu'elles peuvent l'apparaître à Harel.

¹ André Binette, « Le droit des peuples autochtones et l'indépendance du Québec », *L'Action nationale*, novembre 2017.



suite de la page 35

D'autres prémisses au fondement de la nation québécoise seraient aussi mises à mal avec l'arrivée de la littérature autochtone. Harel critique la «mélancolie de la race», disqualifiée pour sa promotion d'un essentialisme et d'un fantasme de l'origine qui retarderait un deuil nécessaire du glorieux passé. En cherchant à consolider la nation selon une vue idéalisée du passé, on replongerait les Premières Nations dans l'obscurité, les déposant implicitement de leur identité. Harel analyse également une veine littéraire contemporaine et régionaliste qualifiée de néo-terroir pour en soulever le paradoxe: sous prétexte de décentrement (redécouvrir les périphéries de la ville et tout le territoire), on manifesterait plutôt une volonté de rappeler l'intégrité du territoire. Mais on apprend,

entre autres choses, que cette littérature s'affirme surtout par la poésie parce qu'elle donne à la parole une puissance inouïe. Que ce choix se fait dans une langue française non vécue sur le mode de l'enfermement et de la défense, mais sur celui d'une vitale affirmation politique. Que la génération montante aborde «avec assurance [son] identité» et que les œuvres de Samian et de Kanapé Fontaine seraient exemplaires, car elles se caractériseraient par une volonté de «transcender les relations entre les Premières Nations et les Québécois et les changer» (p. 13). Enfin, Harel voit dans les tentatives de parler des Premières Nations et d'établir une «autochtonie québécoise», comme dans le documentaire *L'empreinte*, les risques d'une appropriation culturelle, d'une «illusion de fraternité» dissimulant un trauma de l'histoire dans une «mémoire qui ne coïncide pas.»

Pas facile de s'en sortir!

DANS LE DÉTOUR

Pour Simon Harel, les notions périmées concerneraient spécifiquement le discours nationaliste, lequel est ciblé à travers, entre autres, des chroniques de Mathieu Bock-Côté dans lesquelles Harel comprend que l'intérêt pour la cause autochtone, au détriment de la cause nationale, recèlerait des formes de complaisance et de honte de soi. Harel dénonce cette approche. Pourtant, en introduisant aux littératures autochtones, il lui faudrait montrer que ce bouleversement est plus global: toutes les idéologies fondées sur l'héritage colonial européen sont concernées. L'avènement des États-Unis et de la Confédération furent déterminants dans les malheureux chapitres de l'histoire amérindienne. Harel accuse le discours nationaliste de reposer sur une interprétation ethnique, mais ne devrait-il pas plutôt reconnaître la lecture républicaine et l'identité civique sur laquelle s'est construit le Québec moderne?

Son analyse de la situation lui fait comprendre que «sans nier que l'identité sera toujours le moteur de l'acte d'écrire, il est temps d'admettre la singularité de chacun» (p. 14). Pourtant, comment penser la singularité des auteurs autochtones si ceux-ci écrivent des textes au nom de leur nation, de leurs ancêtres, de leur pays, de leurs droits ancestraux. En écrivant au JE, Joséphine Bacon parle au nom des siens. Comment appréhender cette posture énonciative? Comment concilier le pluralisme culturel, associé

à un libéralisme et un individualisme, avec les droits collectifs? Cela n'est pas mis en lumière dans l'essai.

C'est que l'identitaire est partout dans cette littérature. Il fonctionne avec ses modalités propres, et on dirait que ce qu'Harel admet aux uns, il le refuse à d'autres. Que comprendre de la «mélancolie de la race», à ne pas confondre avec la fatigue culturelle. La quête des origines, ne se trouve-t-elle pas aussi

Devrait-on plutôt parler de littérature algonquine, de littérature huronne ou fusionner le tout dans l'expression «littératures autochtones»? Pourquoi l'examen n'initierait-il pas la réflexion sur le mythe des deux peuples fondateurs? Parle-t-on au même titre de nation québécoise et de nations autochtones? Et ce fondement ethnique de doctrines politiques, en quoi se distinguerait-il des fondements citoyens de l'identité québécoise? Il y a beaucoup de filons théoriques dans l'exposé de Harel; ils mènent à tellement de questions!, et parfois me confondent.

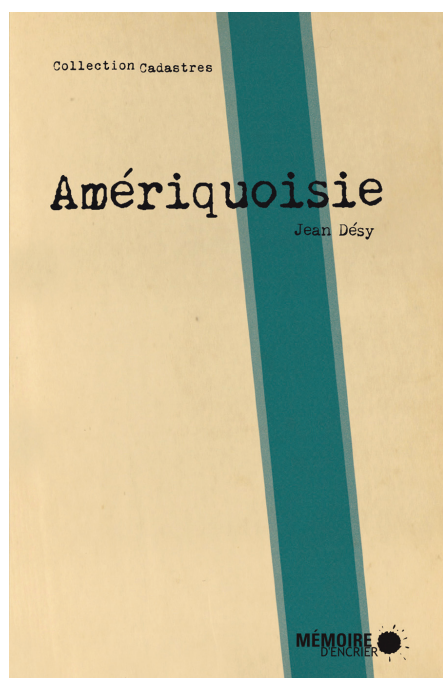
chez les nations autochtones? Devrait-on plutôt parler de littérature algonquine, de littérature huronne ou fusionner le tout dans l'expression «littératures autochtones»? Pourquoi l'examen n'initierait-il pas la réflexion sur le mythe des deux peuples fondateurs? Parle-t-on au même titre de nation québécoise et de nations autochtones? Et ce fondement ethnique de doctrines politiques, en quoi se distinguerait-il des fondements citoyens de l'identité québécoise? Il y a beaucoup de filons théoriques dans l'ex-

posé de Harel; ils mènent à tellement de questions!, et parfois me confondent.

En contestant la place que la littérature des Premières Nations vient occuper, Harel veut nécessairement nommer l'impasse. Se manifeste de son travail une forme d'incitation à une pensée de la coexistence, cohérente avec son approche pluraliste. Il veut transcender les discours exclusifs/inclusifs et ce qu'il nomme les «loyautés conflictuelles». Pour ce faire, il parie sur l'indéterminé et la nouveauté, pensant même «soumettre un programme politique avec, en tête, quelques nouvelles formes d'incarnation du territoire pour mieux penser le Québec!» (p. 110) Oui à l'indéterminé, comme dans une marche à l'amour et à l'avenir, mais rarement les vrais processus de métissage et l'intégration se font sans effort et sans ressources, sans de savants alliages d'indéterminé et de nouveauté, mais aussi de reconnaissance de sa propre inscription dans le temps.

Au fond, l'appel de Harel incite à la prudence dans les «représentations héroïques» et nos visions de l'histoire. En cette ère d'interaction entre les cultures, les discours sur le vivre-ensemble et le collectif, qu'il s'agisse de ceux des nations, mais aussi des religions, soulèvent beaucoup de suspicion. L'essai, dans sa propension à théoriser le fait incontestable de l'arrivée des lettres autochtones, génère autant de bonnes intuitions qu'il nous confond avec un appareil théorique très élaboré. Multidisciplinaire, Harel s'aventure du côté d'interrogations délicates et invite à trouver de nouveaux outils conceptuels pour repenser la nation, le territoire et la culture québécoise, et «quand il s'agit de poser la question du pluralisme, du politique et du territoire, rien n'est simple», reconnaît-il. Le problème de cet ouvrage est qu'au fond, Harel ne voit pas le nationalisme québécois comme source de diversité culturelle. Pour ce qui concerne la géopolitique et les théories sur l'État et la nation, l'apport de clarifications et de nuances de disciplines contributives comme la géographie historique et les sciences politiques serait bienvenu. Oui, les lettres autochtones ont beaucoup à nous apprendre. Le choc qu'elles provoquent pourrait bien un jour déboucher sur de nouvelles propositions, de nouvelles alliances, de nouveaux alliages (ça dépend du sens que l'on attribue à ces mots).





JEAN DÉSY
AMÉRIQUOISIE
Montréal, Mémoire
d'encrier, 2016,
89 pages

JEAN DÉSY ET
ISABELLE DUVAL
LA ROUTE SACRÉE
Montréal, XYZ, 2017,
395 pages



Par ailleurs, deux autres ouvrages abordent l'enjeu des cultures autochtones et l'impasse québécoise. Dans *Amériquoisie* et *La route sacrée*, Jean Désy s'investit corps et âme dans une voie tout à fait contraire à celle de Harel. Ici, c'est l'exploration physique et mystique qui domine! Désy veut devenir autochtone, profondément nomade. Il y a dans ses deux livres une grande part de romantisme, un idéalisme par moment enivrant, parfois un peu envahissant, même si son propos réussit à frayer son chemin. Au-delà des phrases, Désy a le grand avantage d'avoir parcouru le territoire. Le Nord n'a pas de secret pour lui. Il a rencontré les peuples du Nord avec toute son humanité et comme médecin. C'est son expérience, plus que sa capacité à manier les concepts, qui nous guide dans son expédition.

Dans son plus récent récit, *La route sacrée*, un voyage au-delà de Chibougamau vers le territoire cri et le lac Mistassini, il part en pèlerinage et retourne aux sources. En compagnie d'Isabelle Duval, sa conjointe et coauteure du livre, et de leur ami prêtre Pierre-Olivier Tremblay, Désy canote, s'oriente, traverse, campe, explore en reprenant à son compte l'itinéraire du père Laure, un jésuite missionnaire du XVIII^e siècle qui a parcouru ces pays sauvages où les épinettes noires règnent sur des lacs millénaires. Même si *La route sacrée* semble une sacralisation de ses propres actions, une célébration de sa propre expédition, Désy réussit à lui donner une portée universelle. Au cours de ses pérégrinations, lui et Duval livrent le fruit de leurs réflexions, comme sur le blogue tenu pendant le voyage, des propos portant autant sur la camaraderie que sur la vie sauvage, le catholicisme, la place du sacré aujourd'hui, le monde autochtone, la simple joie de vivre et, bien entendu, le cas de ce Québec auquel, d'ailleurs, le livre est dédié.

Désy est aussi lyrique que Harel est conceptuel. Dans *Amériquoisie*, il trouve ses réponses dans plusieurs notions : autochtonie, métissage, *métisserie*, nomadisme, occupation entière du territoire. Cela s'impose à lui comme un nouveau credo et fait écho avec la position de Simon Harel. La préoccupation majeure de Désy semble être la « métisserie », terme emprunté au géographe Louis-Edmond Hamelin, dont il se réclame. Tout comme chez Harel, plane une même volonté de réfléchir au Québec : « Mais qu'est-ce que mon peuple? Quel est-il ce peuple, le mien, qui cherche avec tant de souffrance son identité, et par tant de manières de façon plus ou moins aiguë selon les époques, si gauchement parfois, qui cherche et qui tâtonne, qui se demande s'il doit se voiler la tête ou se voiler la face? » (p. 55) Plus loin dans le récit, il s'interroge sur les « problèmes de filiation à travers l'héritage qui nous vient du passé, comme si toutes les figures paternelles étaient contestées, perverties, reniées » (p. 154-155).

LES VALEURS DU NORD

Amériquoisie doit se lire avec une part d'ivresse si on veut entrer dans ses raisonnements. Dans l'univers de Désy, il est possible de devenir entièrement autre, le monde est sans frontière. Même si l'on reconnaît l'utopie qui émane de ses idées, quelle portée peut avoir un énoncé comme « Je me sens totalement autochtone »? Souvent, Désy se fait même prophète : « À n'en point douter, l'avenir harmonieux de ce pays passe par la métisserie » (p. 7). Ainsi, il n'approfondit pas toujours son argumentaire. Intuitif, il nous convie à un acte de foi, à l'image du missionnaire Laure qui exerce sur lui fascination et curiosité. Son enthousiasme offre cependant un contrepoids à l'ignorance dans laquelle la population se trouve lorsqu'il est question des Premières Nations et du nord du Québec.

Dans « Vagabondage nordiciste », il nous fait comprendre que « sudiste[s] », nous n'avons jamais considéré autrement le Nord que comme une ressource à exploiter. Il parle de l'attitude égocentrique du sud et, en accord avec Louis-Edmond Hamelin, que nous devrions assurer l'autonomie du Nord. Dans cette première partie, il y va de véritables déclarations d'amour à l'endroit de ces peuples et critique du même coup l'étroitesse d'esprit des gens du sud : « je ne souhaite pas rester emprisonné dans un espace "périfluvial" qui semble avoir bien des difficultés à reconnaître les valeurs de son nord » (p. 26). Suivant la même logique, Désy rêve d'« américaniser » le Québec, mais précisons : dans le sens noble de l'américanité (sa nature, sa vastitude, sa richesse culturelle). D'où cette nouvelle identité revendiquée d'« Amériquoisie », une idée impliquant une rupture symbolique avec la France lointaine, de l'autre côté de l'Atlantique. Même si nous avons ici affaire à une écriture de l'utopie, il s'agit à sa manière d'une poétique du pays en quête de nouvelles explications.

À la lecture, je me suis parfois pris à vouloir traverser le territoire, et puis viennent des passages où je retombe brutalement par terre par le manque de finesse avec laquelle sont exprimées certaines idées. Avec Désy, nous sommes en « quête de ciels » ; de la Côte-Nord au Dakota, il avance dans l'ombre du coureur des bois et des anciens explorateurs. « Tout nomade n'aime pas les frontières » (p. 15), affirme-t-il. Mais, aimerais-je lui demander, lorsqu'il était question de survie et de territoires de chasse, des frontières existaient-elles dans la lointaine Amérique autochtone? Penser que le monde autochtone était sans frontières, est-ce vraisemblable? N'y



LETTRES AUTOCHTONES

suite de la page 38



a-t-il pas là un peu de déformation? Lorsqu'il définit le nomade, Désy, avant même de le lier à une économie et un mode de survie, l'associe à la pleine liberté esthétique de l'artiste.

Dans «Âmes autochtones», il se fait promoteur de ces artistes autochtones, de ses rencontres. Son texte «En quête de ciel (2)» est beau; c'est là où il est à son meilleur. En général, l'essai repose davantage sur des intuitions, des émotions esthétiques (L'être-

au-ciel, les puissances chtoniennes, de la terre...), des éléments d'une philosophie de vie et la simplicité volontaire. Au cœur de cet ouvrage se trouvent l'imagination poétique et l'émerveillement: «J'écris pour raconter» (p. 77). Voilà ce besoin irrépensible qui s'exprime autant dans l'un que dans l'autre de ses ouvrages.

*

LA PRÉSENCE AUTOCHTONE

Les essais de Harel et de Désy se complètent et se combinent. Entre un auteur qui avoue ne rien connaître du territoire et l'autre qui au contraire le parcourt dans ses forêts et ses lacs lointains se trouve une ambition commune. Les deux soulèvent l'idée d'une impasse dans la façon que le Québec a d'entrevoir l'avenir, et la présence autochtone leur fournit une clef. Dans des registres tout à fait opposés, ils émettent des inquiétudes, posent des questions pertinentes et veulent ouvrir des pistes, quitte à nous déstabiliser. Parfois, pourtant, on a l'impression que dire l'impasse correspond à un désir de tout recommencer, de faire un trait sur ce qui fut, de rayer le passé et de tout reprendre à zéro. Parfois on assiste, chez Désy, à une volonté de faire le tri et de redonner une signification au passé, entre autres avec le catholicisme face auquel nous entretenons un rapport trouble.

Toutefois, leurs interrogations d'ordre politique sont moins convaincantes. L'un nous met en garde contre des pièges identitaires (déli, récupération, fantasmes d'unité, illusion d'intégrité) et invite à reconnaître l'indéterminé qui ferait vraiment avancer; l'autre se perd dans une fusion romantique, digne des contemplations de Jean-Jacques Rousseau. Existe-t-il un juste milieu? Peut-être les prochaines années devront-elles forger de nouveaux outils théoriques pour l'appréhender? Après lectures de ces trois ouvrages, je songe et j'ajoute: qu'implique vraiment cette idée du Tout-Québec lancée par le géographe Louis-Edmond Hamelin?

L'enjeu autochtone fait intervenir, au-delà de ce qui se passe au Québec, d'autres frontières: internationales et écologiques celles-là. Le choc est à plusieurs niveaux et n'affecte pas uniquement le récit et l'espace québécois. L'architecture même du Canada, héritier d'institutions royales, révèle ses failles lorsqu'il est question des Premières Nations. Le pays se trouve à n'être que le vaste territoire du nord de l'Amérique, *coast to coast*, avec un Tiers-monde qu'il commence à peine à voir et «le Canada ne sait pas ce qu'il est», comme l'écrivaient récemment trois universitaires dans les pages du *Devoir*².

Lorsqu'on aborde ces questions dans son bureau ou à travers ses voyages planifiés, il ne faut pas oublier qu'à travers les présents mouvements de prises de parole amérindienne, il y a de la souffrance. Beaucoup de drames, énormément de tragédies. Les Autochtones nous rappellent le difficile processus de réhabilitation et de correction d'injustices, du poids que des institutions ont eu sur des vies individuelles et des mémoires collectives; ils enseignent par leurs expressions la faillibilité des institutions et l'importance de l'indépendance et de la survie des cultures; le poids de lois et de politiques dictées en des temps racistes; le rejet, enfin, d'un assimilationnisme crasse, spectre séculaire qui plombe l'histoire du monde et qui n'a pas épargné ce pays. Il y a encore beaucoup d'ignorance sur les Innus, les Eeyou, les Anichinabés, les Attikameks, d'où toutes ces questions, ces théories de la méfiance, ces chocs, ces tentatives de fusion, ces quêtes de sacré. Elles révèlent toutes un intense besoin d'interprétation et une volonté évidente de combler les trous de mémoire. C'est ce qui est au cœur de ces lectures, c'est ce qui est au cœur des lettres autochtones.

2 René Lemieux, Simon Labrecque et Joëlle Michaud-Ouellet, «L'autre Canada des Autochtones», *Le Devoir*, 23 décembre 2017.



VIGNOBLE RIVIÈRE DU CHÊNE

807, chemin de la Rivière Nord
Saint-Eustache

Tél. : 450 491-3997 - Téléc. : 450 491-6339

www.vignobleriviereduchene.ca

Commanditaire des soupers-conférences
de L'Action nationale

